

qui est alors peu profonde et laisse voir pour fond une vase sablonneuse grise ou noirâtre. Nous avons projeté sur nos vêtements une certaine quantité de cette boue; en séchant elle a formé sur eux des éclaboussures d'un blanc jaunâtre, ayant le plus grand rapport physique avec les éclaboussures remarquées sur les blouses de Rodolphe et de Gilbert, ainsi que sur la casquette en toile cirée n° 7. C'est dans cet endroit, en entrant dans la rivière, que les inculpés auraient pu s'éclabousser, et non au lieu où le corps a été projeté, car l'eau est trop profonde pour que la vase ait été projetée en même temps sur leurs vêtements.

Après avoir pris dans divers points de la boue, on l'a enfermée dans des bouteilles bien étiquetées, et nous l'avons rapportée dans le but de la soumettre à l'examen chimique. M. le maire étant de retour au Bourget, nous lui avons fait part de notre mission.

Comme il nous semblait peu probable que la boue des pantalons et des souliers des inculpés offrît une identité complète ainsi qu'avec celle qui se trouve près du pont d'Yblon, puisque, d'une part, les vêtements pouvaient retenir de la boue d'une époque antérieure à celle du 19 septembre, et que de l'autre, pendant le trajet jusqu'à Paris, ils avaient nécessairement dû se charger de boue et de poussière, dans les divers points parcourus par eux; qu'en outre, la plupart des boues peuvent se ressembler, nous avons cru qu'il suffirait d'une analyse simple, toutefois

N° 1. Boue prise au pont d'Yblon (au bord de la rivière).	{ Résidu insoluble très-siliceux.	83,00
	{ Carbonates terreux ocracés.	17,00
N° 2. Boue prise au pont d'Yblon (du côté gauche de la route).	{ Résidu insoluble très-siliceux.	85,00
	{ Carbonates terreux ocracés.	15,00
N° 3. Boue détachée du pantalon de Gilbert.	{ Résidu insoluble assez siliceux.	81,00
	{ Carbonates terreux ocracés.	19,00
N° 4. Boue détachée des souliers de Gilbert.	{ Résidu insoluble.	78,5
	{ Carbonates terreux ocracés.	21,5
N° 5. Boue détachée du pantalon de Rodolphe.	{ Résidu insoluble.	72,00
	{ Carbonates terreux ocracés.	28,00
N° 6. Boue détachée du pantalon de Jobert.	{ Résidu insoluble.	80,00
	{ Carbonates terreux ocracés.	20,00
N° 7. Éclaboussures détachées des deux blouses (1).	{ Résidu insoluble très-siliceux.	79,5
	{ Carbonates terreux ocracés.	20,5

Bien que quelques-uns de ces résultats présentent de certains rapprochements, ils ne nous semblent pas suffisants pour que nous puissions nous permettre d'en tirer des inductions importantes pour la découverte de la vérité.

Nous ne saurions décider également si la boue des souliers des inculpés provient ou non des boulevards extérieurs de Paris; car pour faire l'essai comparatif, il eût été indispensable de connaître quelle partie de ces boulevards ils ont suivie en rentrant dans Paris; la nature du terrain des boulevards étant très-différente dans toute son étendue, et en

(1) On n'a pu en enlever qu'une très-petite quantité, et l'essai n'a pas été fait sur la même échelle que les autres terres; on a par le calcul rapporté les résultats pour 100.

comparative des boues et terres détachées, et nous nous sommes abstenus de donner à ces essais un développement plus complet, qui aurait nécessité plus d'un mois de travail. Voici le mode que nous avons adopté et suivi pour sept échantillons. Les boues ayant été recueillies, nous les avons séchées jusqu'à ce qu'elles ne perdissent plus rien en humidité, puis nous les avons réduites en poudre très-fine; on a versé alors sur un poids déterminé de chacune d'elles (10 grammes), une égale quantité d'acide hydrochlorique pur étendu de moitié d'eau distillée (50 grammes). La réaction s'est opérée avec effervescence; on a chauffé pendant dix minutes au bain de sable, et la liqueur étant acide, nous l'avons étendue de dix fois son poids d'eau pure; elle a été alors filtrée pour recueillir un dépôt insoluble grisâtre, dépôt qui, après lavage convenable, fut calciné et pesé. Ce produit renfermait la silice, l'alumine et la majeure partie des *oxides métalliques* qui accompagnent les terres. La liqueur filtrée, neutralisée avec soin et traitée par le carbonate de soude pur, fournit un dépôt de *carbonates terreux* mêlés d'une petite proportion d'*oxide de fer*. Evidemment, si les boues étaient identiques, les produits isolés devaient être en poids semblables ou ne différer qu'à peine entre eux.

Nous rapportons dans le tableau que voici, les essais établis par le calcul sur 100 de matière ou boue analysée.

outre les boues de Paris auraient pu s'y mêler et les modifier.

20°. Quant à répondre si l'humidité remarquée sur les vêtements de Gilbert et de Rodolphe a pu provenir d'une époque antérieure à celle du 19 septembre, ou bien si elle date de cette époque, nous ne pourrions le décider, n'ayant pas examiné les vêtements le jour de la saisie, le 24 septembre, mais seulement près de trois semaines après, lorsqu'ils étaient tout à fait secs.

21°. Enfin, nous ne pourrions élever que des présumptions sur la cause qui a fait déteindre l'étoffe du pantalon de Gilbert sur sa chemise. La blouse qu'il portait aurait pu le garantir en partie d'une très-forte pluie, et il nous semble plus probable de l'attribuer à une immersion dans l'eau jusqu'à la ceinture.

CONCLUSIONS.

De ce qui précède nous pouvons conclure :

1° Que l'analyse chimique a fait reconnaître *des taches de sang sur la blouse bleue*, sur un *torchon*, un *habit bleu à boutons dorés*, reconnus pour appartenir à Gilbert;

2° Qu'il existe des taches de sang sur *la blouse bleue*, *la visière de cuir de la casquette en casimir noir*, et sur *les deux platines d'un couteau-poignard* ayant appartenu à Rodolphe;

3° Que plusieurs des effets de *Jobert* sont tachés de sang;

4° Que l'on a trouvé du sang sur un petit bout de fouet (ou ficelle câblée) joint au pistolet;

5° Que les boues détachées des pantalons, souliers,

blouses de Gilbert, Rodolphe et Jobert offrent peu d'identité entre elles, ainsi qu'avec celles prises au pont Yblon;

6° Enfin, que les taches noirâtres de la chemise de Gilbert proviennent de ce que l'étoffe du pantalon aurait déteint sur elle, et que cet effet nous paraît provenir moins d'une forte pluie que cet inculpé aurait reçue, que de ce qu'il serait entré jusqu'à la ceinture dans l'eau et aurait ainsi, comme le fait supposer la décoloration de l'étoffe, mouillé très-profondément son pantalon.

Paris, le 16 novembre 1857.

(Ibidem.)

X. MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

XI. GÉNÉRALITÉS. (PHILOSOPHIE MÉDICALE. HISTOIRE DE LA MÉDECINE, ETC.)

201. *Sur la nécessité d'étudier les cas rares pour le perfectionnement de la science de la nature humaine.* — Première leçon du Cours de physiologie; par M. LORDAT (1), de Montpellier.

Depuis plusieurs jours, je formais le dessein de vous faire voir, dans cette première séance, combien il vous importe de donner une attention sérieuse aux faits extraordinaires qui ont été observés de temps en temps chez les individus de l'espèce humaine; mais je me suis aperçu que, pour arriver à ce résultat, j'avais besoin d'un long appareil de preuves, dont l'exposition aurait surpassé de beaucoup le temps qui m'est accordé. Au lieu d'une *dissertation* en forme, je suis contraint de m'en tenir à une *exhortation*. Je serais heureux si les *motifs* détachés, que je jette dans votre esprit comme des jalons, pouvaient l'animer et germer eux-mêmes assez vigoureusement pour qu'ils s'unissent réciproquement et formassent un corps logique régulier.

Je puis tout espérer de la fertilité du terrain où je plante. Si un jour votre conviction est aussi complète que la mienne je ne pourrai me vanter que du choix du sujet et de quelques matériaux informes; tout le reste, vous le devrez à vos propres réflexions, dont mes paroles n'auront été que l'occasion.

Lorsqu'après la destruction de l'antique Université de Paris, le gouvernement républicain substitua l'*Ecole de santé* à la faculté de médecine, le directeur, outre ses fonctions administratives, se

(1) L'élévation des vues, la puissance de la dialectique et la grâce si parfaite du style, font de cet article un écrit aussi remarquable par le fond que par la forme.

(N. du R.)

trouva chargé d'expliquer la doctrine d'Hippocrate et l'*histoire des cas rares*, c'est-à-dire des phénomènes extraordinaires qui ont été observés, en divers temps, chez quelques individus humains, dans l'ordre anatomique et dans l'ordre physiologique.

Le premier titulaire fut un savant distingué, M. Thouret, ancien docteur-régent de la Faculté et membre de la Société royale de médecine. Comme on a des raisons pour penser qu'il n'avait été étranger ni à la division des matières, ni aux attributions des chaires, nous pouvons juger quelles étaient les parties de la science médicale pour lesquelles il avait de la prédilection, et quel était le cas qu'il en faisait (1).

Depuis cette époque il est survenu bien des changements, et dans les dispositions didactiques et dans le personnel: par exemple, on remarque que depuis longtemps on ne lit plus, dans le catalogue des chaires de la Faculté de médecine de Paris, l'enseignement des *cas rares*. Nous nous étonnons de la suppression de ce titre. Comment une partie médicale, confiée à l'un des hommes les plus éminents, est-elle tombée, ou dans l'oubli, ou dans l'indifférence, ou dans le discrédit?

(1) On m'a assuré que M. Thouret s'était dispensé de faire la seconde partie de son cours, et qu'il n'avait jamais fait une leçon sur les *cas rares*. On a pu regretter avec raison les faits que ce professeur éclairé, spirituel, érudit, était en état d'exposer à ses élèves; mais je doute qu'on ait dû regretter beaucoup la philosophie avec laquelle il les aurait appliqués aux diverses parties de la médecine. La logique qu'il a suivie dans son *Examen du magnétisme animal* est si fautive, si éloignée des règles de l'art d'interpréter la nature, qu'elle ne peut être d'aucun usage dans la science de la nature humaine.

En examinant de près cette question, il m'a paru que tous les points de l'histoire des *cas rares* n'étaient pas également négligés : les *cas* de l'ordre anatomique sont étudiés ; mais il n'est guère question de ceux de l'ordre physiologique. Les monstruosité, les anomalies dans la distribution des vaisseaux sanguins, les pieds-bots, les imperforations, les phénomènes pathologiques singuliers qui intéressent la chirurgie sont recueillis avec soin. S'ils ne sont pas le sujet d'un enseignement spécial, ils sont célébrés ; ils retentissent dans les Académies ; ils sont longuement décrits et commentés dans les journaux ; pendant longtemps ils ont été mentionnés dans les leçons de chirurgie et d'anatomie, avec lesquelles ils ont quelque rapport de près ou de loin. Mais il n'en est pas de même des singularités observées dans l'exercice de la force vitale de l'homme, sans altération matérielle. Ces faits, autrefois propagés, enseignés dans les écoles, publiés sous les noms de *casus rariores*, de *historia medica admiranda*, de *praxis miranda*, sont maintenant ignorés ; ceux que la nature nous présente encore sont inaperçus, dédaignés, repoussés avec dérision...

Pourquoi traite-t-on si différemment deux ordres de faits également singuliers ? Si l'on y pense, l'on verra pourtant qu'ils proviennent de la même source ; que les altérations anatomiques congéniales, les monstruosité ou les difformités primitives, sont les effets de la même cause qui produit les phénomènes transitifs les plus bizarres, c'est-à-dire des variations qui surviennent dans le dynamisme humain. Comment peut-on tant estimer les uns et tant dépriser les autres ?

La cause immédiate ou prochaine de cette disposition générale des esprits se trouve dans la préférence que la majorité donne aux connaissances matérielles sur les notions intellectuelles. La présence d'un fait constant et permanent qui frappe les sens absorbe toute l'attention : on en oublie l'origine et la cause, occupé que l'on est de classer ou de l'employer à un usage mécanique. Mais un phénomène vital, fugitif, extraordinaire, n'est souvent aperçu que par les connaisseurs ; il s'est dissipé avant qu'un nombre suffisant de témoins ait pu s'assurer de sa réalité et en établir une notoriété publique : comme il n'en reste rien de visible, nous ne pouvons qu'en rechercher les rapports, les affinités et les causes, travail intellectuel qui a de grandes difficultés et qui n'est plus à l'ordre du jour.

Mais comment quarante années ont-elles pu changer les esprits, dans la république médicale, au point de leur faire abandonner et presque conspuer une connaissance, qui, à la fin du dernier siècle, était en honneur dans les écoles, et dont l'enseignement était confié aux hommes les plus considérés ? Voilà un problème qu'il serait utile d'examiner et dont je ne crains pas d'énoncer la résolution, quoique, faute de temps, la démonstration ne puisse pas vous en être ici présentée.

La cause principale de ce changement est le défaut de proportion introduit entre les études théoriques de la médecine et ses études cliniques. Avant la révolution survenue dans l'enseignement, par

conséquent avant la réunion des Facultés de médecine avec les Ecoles de chirurgie, l'instruction de l'étudiant était d'abord toute mentale. Les maîtres s'appliquaient à lui former la tête. La science tout entière était dans son entendement, avant qu'il eût vu aucun des faits qui en sont la base. La clinique, alors purement officieuse, pouvait être considérée seulement comme exemple de la réalisation matérielle des idées que l'étudiant avait conçues primitivement. Elle était la corporification de certains cas de la pathologie et de la thérapeutique, dont il était intellectuellement pénétré.

Quand les cliniques ont acquis un grand développement, les jeunes gens se sont accoutumés à n'étudier la science que par les sens. On ne les a plus appelés *disciples*, mais *élèves*. Ils ont déserté les salles de la Faculté et ont afflué dans celle des hôpitaux. La clinique chirurgicale a offert aux novices un attrait spécial, parce que ses opérations ont été des spectacles longtemps avant d'avoir été une source d'instruction pour eux. C'est surtout à Paris que s'est faite cette transmigration des élèves, parce que le nombre des lits leur a paru une nosologie complète. Dès lors ils se sont crus dispensés d'étudier les principes formulés de la science, les descriptions abstraites des faits généraux, la comparaison des cas journaliers avec les cas insolites, l'art de les distinguer ou de les fondre ensemble suivant la nature de leurs causes expérimentales. Ils ont trouvé plus commode, et ils ont jugé plus sûr, de se faire une médecine pratique d'après ce qu'ils ont vu, et de regarder comme non avenue tout ce qu'ils n'auraient pas observé. Et voilà comment les cliniques, primitivement établies pour hâter et populariser l'art, sont devenues une des causes les plus puissantes de la dépopulation de la science.

Que Dieu me préserve de jamais m'élever contre la clinique didactique ! Mais cette heureuse création n'est pas plus exempte de tout inconvénient que les autres institutions. Le monde entier parle de ses avantages ; me voilà forcé néanmoins d'en laisser apercevoir une suite fâcheuse.

La tendance que j'ai signalée étant devenue très-rapide dans la faculté la plus fréquentée, il en est résulté, pour la majorité des médecins, l'oubli de cette vérité si nécessaire, que la quantité des choses que le praticien le plus employé a vues est *immensément plus petite que celle des choses qu'il n'a pas vues*. De cet oubli découlent la désuétude d'un grand nombre de principes doctrinaux d'un ordre élevé, l'ignorance de bien des faits vitaux indispensables à connaître, le mépris du passé médical, une différence profonde pour l'érudition anthropologique, un grand désir de paraître fort instruit des *cas rares* de l'ordre anatomique, et une affection extrême de se montrer *esprit fort* (incrédule) à l'égard des phénomènes singuliers de l'ordre physiologique dont on n'a pas été témoin. Que dis-je ? nous voyons aujourd'hui des hommes, d'ailleurs estimables, qui, après avoir appliqué leurs sens, tout à leur aise, sur des phénomènes différents de ceux qui leur sont familiers, prononcent sérieusement ce que Fontenelle avait lâché, par une intention épigrammatique et plaisante, la fameuse

hyperbole : *je l'ai vu et je ne le crois pas*.

Ce dernier travers, qu'on a vu sporadique dans tous les temps, par l'effet de l'ignorance individuelle, et qui aujourd'hui est devenu épidémique, par le vice de la tendance didactique dont je parle, pourrait être nuisible à vos progrès, si vous en étiez atteints. Vous en avertir m'a paru un devoir : si je n'ai pas le temps de vous en garantir, j'ai dû vous le signaler, pour que vous puissiez vous tenir en garde contre un vice qui gagne toujours et qu'il serait temps d'arrêter.

Vous ne pensez pas, j'espère, que je me déclare le champion général de tous les thaumatographes, de tous les auteurs qui ont accumulé dans leurs ouvrages des récits merveilleux, tels qu'Hérodote, Plin, Tive-Live, Obsequens et tant d'autres, pour qui le premier soin était d'intéresser, fût-ce même aux dépens de la vérité. Ce que je désire, c'est que vous distinguiez les observateurs médecins judicieux d'avec les autres narrateurs ; que vous ne vous armiez pas de préventions contre les faits singuliers, ou quand il dépend de vous de les vérifier, ou quand il vous est permis d'en calculer la crédibilité, soit par les rapports qu'ils ont avec la connaissance de la nature humaine, soit par l'emploi des règles relatives au témoignage des hommes. Je désire que vous ne vous priviez pas d'un moyen d'instruction indispensable à vos succès, et d'une partie inséparable à la science que vous venez étudier.

J'ai cherché à savoir quelles sont les accusations par lesquelles les ennemis des *cas rares* ou *nouveaux* en décrivent l'étude ; mais j'ai eu beau m'en tenir aux écoutes, je n'ai entendu que répugnances, incrédulité obstinée, non raisonnée, arguments indirects et détournés : jamais un véritable argument *ad judicium*, pour parler comme les logiciens.

Voici ce que les esprits forts en disent :

1° Les *cas inouïs* de l'ordre physiologique ne sont dignes d'aucune confiance ; ils ne méritent donc aucune attention.

2° Les *cas rares*, en général, sont inutiles à la médecine pratique, puisqu'un axiome professe que *rara non sunt artis*.

3° Ils ont été recueillis pour intéresser, et non pour instruire ; ils sont esthétiques et non philosophiques.

4° Le médecin ne peut pas s'en prévaloir, puisque le public ne les croit pas et même qu'il s'en moque.

1. Les *cas inouïs* de l'ordre physiologique ne sont dignes d'aucune attention.

Quand j'ai voulu analyser cette qualification grave, et la réduire à des termes plus positifs, quelques-uns de ces cas ont été déclarés *impossibles*, quelques autres *invinciblement incertains*, d'autres enfin des *anomalies*.

1° Mais quand j'ai demandé une démonstration *a priori* de l'impossibilité des cas les plus singuliers, je n'ai pas trouvé un homme capable de la faire. Ceux qui traitent d'*absurdités* les *cas rares* consignés dans les écrits des médecins sont des savants fort estimables, des physiciens, des mathématiciens, mais qui sont étrangers à la connaissance du dynamisme humain ; qui, par conséquent, sont hors

TOME II. 4^e s.

d'état de concevoir l'étendue et les limites de ce *pouvoir*, et qui emploient le mot *absurdité* sans avoir réfléchi sur sa valeur, et avec l'exagération de nos élégants et des jolies femmes.

N'abusez pas de ce terme, ne confondez pas l'*impossible* avec l'incroyable. L'*impossible* est une chose absolue, démontrable, apodictique. L'*incroyable* est une disposition mentale relative, qui se mesure dans chaque individu d'après la qualité et le nombre des idées qu'il possède touchant le sujet déterminé. Cette disposition ne se compose pas seulement de la distance qui sépare le fait examiné des connaissances dont l'esprit est muni ; elle se calcule encore d'après les probabilités testimoniales dont il est accompagné.

L'incrédulité vulgaire d'un cas rare ne vous autorise pas à le rejeter ; il n'est définitivement exclu que lorsqu'il est impossible. Or, qu'est-ce qui constitue l'impossibilité ? C'est l'évidence d'une opposition entre l'assertion d'un fait et la nature d'un être dont toutes les lois sont parfaitement connues. Pour repousser un fait énoncé par un médecin grave, ou s'engage donc à faire voir que l'on possède l'intelligence parfaite de la nature humaine... Quel est celui qui oserait se glorifier de cet avantage ? Ce ne serait certainement pas celui qui aurait le plus travaillé à l'acquiescer. L'anthropologie est dans l'enfance ; les phénomènes qui en font le sujet sont si variés et si nombreux qu'il est prodigieusement difficile de les embrasser tous. Les auteurs qui ont voulu les étudier profondément se sont contentés d'en considérer quelques-uns, et sont restés étrangers aux autres. Cette étroitesse du sujet de la contemplation n'a pas été seulement le vice ou la faiblesse des individus, c'a été encore le mal de la plupart des écoles, qui, dans les divers siècles, ont cultivé tour à tour diverses parcelles du champ, et en ont laissé la plus grande partie en friche.

Lorsque l'étude de la force vitale a été cultivée à la manière d'Hippocrate, on a négligé la science du sens intime et celle de l'anatomie. Quand l'étude de l'*impetus faciens*, ou du *calidum innatum*, a porté les esprits vers la nature, ou l'essence de cette cause, on a vu la même négligence et de plus un oubli des faits pathologiques. Quand l'étude de la psychologie a dominé sur celle de la biologie, la thérapeutique s'est rapetissée. Quand l'anatomie est devenue brillante, toutes les parties de la science du dynamisme humain se sont éclipsées, et il y a peu de temps qu'elles étaient réduites à un des nombreux faits physiologiques qu'il faut étudier, savoir : à l'*irritabilité* hallérienne, ou l'opinion vague, insignifiante, des *propriétés vitales*.

Ceux qui ont ainsi restreint le sujet de leurs recherches ont pu se faire illusion sur les lois de la science de l'homme et s'imaginer que les faits ignorés et possibles devaient tous être attribués aux causes par eux étudiées ; ils ont donc pu se croire en état de déterminer la liste des effets et des causes. De là tant d'hypothèses, de prétentions, d'incrédulité, de bonne opinion de soi-même, de jactance.

L'école de Montpellier a voulu de bonne heure faire marcher de front toutes les parties de l'anthropologie, c'est-à-dire connaître tous les faits, les diviser en catégories, d'après leurs différences

les plus profondes, en assigner les causes *expérimentales*, chercher, d'après ces terminaisons, une idée *conclusive* de la loi qui donne l'harmonie et l'unité à l'agrégat humain. Les résultats de cette philosophie ont été de repousser toute hypothèse; de reconnaître, dans le dynamisme qui constitue l'unité du système humain, un grand nombre de causes ou facultés dont l'école ne se vante pas de pouvoir aujourd'hui circonscrire le catalogue, les limites, ni l'étendue; de faire considérer la science de l'homme, non comme une *science faite* mais comme une *science qui se fait*; de faire naître chez les plus studieux cette timidité que l'on a remarquée dans la signature des artistes grecs, qui sur leurs statues gravaient: *Phidias, Praxiteles, Alcamenes... faciebat, et non fecit*, disant en quelque sorte: *l'auteur ne présente pas cet ouvrage comme un modèle de l'art, mais seulement comme le résultat des efforts qu'il a faits dans une carrière dont le terme est encore si loin*. Voilà ce qui explique dans cette école la sobriété des productions, sa méfiance contre les novations, sa retenue relativement aux faits singuliers, ses égards pour les observations même inouïes, sa répugnance à prononcer leur *impossibilité*, sa déférence pour le témoignage des hommes revêtus des conditions requises (1).

Quand vous entendrez un médecin élevé suivant cette direction taxer un récit nouveau d'*absurdité*, rapportez-vous-en à lui, parce qu'il sait la valeur du terme. Mais, quand une pareille qualification sortira de la bouche de personnes élevées dans des écoles moins sévères, ne prenez le mot *absurdité* que comme une *incrédulité* relative aux lumières et à l'éducation de ces individus; proportionnez votre confiance à la gravité de chaque juge, et pour plus de sûreté, révisiez la sentence.

2° Les esprits forts parlent de l'*incertitude des cas rares*. Tant pis pour ceux qui ne tardent pas à la dissiper, soit par la dissection interne de chaque cas, et par les rapports cachés qu'il peut avoir avec les faits ordinaires, soit par la critique testimoniale.

3° Ils parlent encore des *anomalies*.... Mais, quel que soit le sens dans lequel vous employiez ce mot, il ne vous est jamais permis de négliger ce qu'il désigne, moins encore de le dédaigner. Que voulez-vous dire? Une anomalie est-elle pour vous un phénomène rare ou unique, qui ne s'opère pas conformément aux conditions journalières et évidentes de

(1) Il y a quelques jours que des hommes éclairés, MM. Piedagnel et Cottureau, ont communiqué à l'Académie royale de médecine un mémoire portant que, dans le cours d'un accouchement, la mère avait senti vivement des impressions très-fortes, qui avaient été faites sur le scrotum de l'enfant encore engagé. Quelques membres ont rejeté ce fait comme *impossible*, parce qu'on n'a pas pu trouver encore, dans le cordon ombilical, des nerfs qui communiquent entre le fœtus et la mère, seul moyen, suivant eux, de donner une sensibilité commune à ces deux êtres. M. Gerdy a nié qu'il y eût *impossibilité*, parce que, dans certains cas, une partie continue avec le système, mais dépourvue de nerf, a intéressé vivement le sens intime de l'individu. Néanmoins, en rejetant l'*impossibilité*, il n'a point admis le fait actuel; on l'a trouvé *incroyable*.

sa formation? Ce n'est que l'expression du fait; c'est à vous à rechercher les circonstances qui font connaître des conditions auparavant inconnues. Le phénomène vous semble-il un événement contraire aux lois de la nature? Prenez garde à vous! un tel phénomène serait un *miracle*, un effet spécial et immédiat de la toute-puissance. Avant de parler ainsi, soyez sûrs de toute la valeur des lois présumées violées: n'invoquez pas en vain le nom de Dieu. Regardez plutôt si vous n'avez pas appelé *infraction de la loi* un événement qui prouve que vos formules étaient vicieuses: dans ce dernier cas, corrigez vos sciences et appréciez mieux les prétentions d'une physiologie dont vous vantiez les principes.

Lorsqu'on entend parler d'un fait singulier, rare, inouï, le premier soin doit être, en philosophie, de chercher à le mettre en lumière, pour pouvoir apprécier la distance qui le sépare des faits communs, et le degré de la vraisemblance que les historiens ont donnée au récit. Loin de là, les antagonistes déclarent le fait controvérsé; ils travaillent à rendre ridicule toute recherche; en professant leur incrédulité, ils espèrent retrancher le *cas* de la science. Cependant, s'ils y pensaient, ils verraient bien que s'obstiner à n'admettre que ce qu'on a vu ou senti, c'est renoncer à toute connaissance testimoniale et traditionnelle, c'est nous réduire à la condition des bêtes. Nous voulons plus que personne que les propositions de fait soient *certaines*; mais il est impossible que la *certitude* soit *physique* pour chaque individu. Il faut bien que les absents d'un phénomène se contentent d'une certitude *morale*, sous peine d'ignorer la science à laquelle il sert de base. C'est dans ce sens que Bacon vous dit que, pour apprendre, il faut un degré de confiance: *Oportet discentem credere*.

Gardez-vous de croire que les *cas rares* adoptés par Schenck, par Fabrice de Hilden, par Marcellus Donatus, par Bartholin, par Stalpart Vander Wiel, par Friller, par Haller, ne soient que des légendes sans critique: de pareils hommes ne les ont admis que d'après les règles logiques relatives à la certitude morale. Pas un de ces savants ne s'est avisé de recevoir un fait impossible: aucun *cas rare* n'est mis en circulation que lorsqu'après mûre réflexion on a vu que son impossibilité ne pouvait pas être démontrée. Les amis de cette philosophie n'ont pas manqué de voir si, dans la dissection des faits mêmes, il y avait des circonstances qui impliquaient contradiction. Ils ont porté un examen sévère sur la véracité, la dignité, le désintéressement des témoins. Ils ont eu le soin de réunir les cas analogues et de fortifier chaque cas inouï par une série de cas nuancés, dont les singularités décroissantes allaient, suivant la loi de continuité, depuis le fait le plus étonnant jusqu'aux faits de même nature les plus vulgaires. Rien n'a manqué dans ce genre de recherche.

Ne vous imaginez pas que les esprits forts se soient donné autant de peine pour démolir cet édifice. Toute leur réfutation est fondée sur cette idée; que tout ce qu'ils n'ont pas vu est impossible; que tous les pouvoirs de la nature sont renfermés dans ce qu'ils ont vu à l'Hôtel-Dieu ou dans leur prati-

que. En conséquence, ils se dispensent de la critique des témoignages. C'est fort commode, mais la science et l'humanité s'indignent contre cette paresse.

Des auteurs connus et graves assurent qu'un individu, plongé dans un sommeil magnétique, a pu subir une opération chirurgicale très-douloureuse sans en rien ressentir. J'adopte ce fait, et je l'enseigne sans la moindre hésitation, quoique je ne l'aie pas vu. Mais cette acceptation est-elle l'effet de ma crédulité et d'une confiance irréfléchie? Non, Messieurs, voici ma loi de continuité et mes témoins. Le sommeil, qui est souvent assez léger pour qu'il se dissipe par une impression médiocre sur quelque un des organes externes, résiste quelquefois à des excitants très-commoteurs. Ravaton dit que des soldats sont restés endormis auprès d'un canon qui tirait. Feu Laënnec, me parlant un jour de la manière dont il dormait habituellement, me raconta le fait suivant. Lors de la guerre civile de la Vendée, il eut occasion de coucher dans une maison de campagne de la Bretagne; il s'endormit à son heure ordinaire et ne fit qu'un somme jusqu'au lendemain, et néanmoins deux troupes opposées s'étaient livrées, pendant la nuit et devant la porte, un combat furieux fort long, durant lequel l'explosion des fusils et des canons avait brisé les vitres de la chambre où il était couché. J'ai vu moi-même une femme dont le sommeil résistait d'ordinaire pendant plusieurs minutes à des secousses très-fortes. Des maladies comateuses rendent quelquefois les malades *inévitables* pendant la durée de l'attaque, comme Winslow l'a vu dans l'asphyxie.

Les maladies extatiques nous présentent un pareil phénomène: je ne connais aucun moyen de dissiper un paroxysme d'extase. Une femme, sujette à des attaques de cette maladie, voulut se faire extirper un bouton cancéreux de la lèvre supérieure. J'invitai M. Maisonnabe à faire cette opération. Au premier coup de bistouri, la malade tomba dans son paroxysme. Cette opération et celle du bec-de-lièvre consécutive furent laborieuses et longues; cependant la malade ne sentit rien, et elle fut surprise lorsque, ayant été portée dans son lit, elle apprit tout ce qui s'était passé.

Je sais, d'après mon expérience, que le magnétisme animal peut occasionner ou l'extase ou un somnambulisme extatique profond, qu'un fort pincement ne fait pas disparaître. Voilà ce que je sais de certitude physique. M. Kuhnholz me dit que, dans un somnambulisme pareil, il a fait, en présence de douze personnes, arracher une grosse molaire à une jeune femme, qui n'a pas donné le moindre signe de sensation. Je ne pouvais douter un instant d'un fait que me racontait l'historien, dont je connais les lumières et l'impeccable véracité. — Autre fait analogue: un homme dont vous dévorez les ouvrages, dont j'admiraient le talent et honorais le caractère, longtemps avant que j'eusse eu l'occasion d'aimer la personne, M. J. Cloquet a raconté, il y a huit ans, à qui a désiré l'entendre, qu'il a fait l'amputation d'un sein cancéreux, sans causer aucune douleur, à une femme que l'on avait mise dans une extase au moyen du magnétisme animal. Ce fait se rapprochait tant de mes propres observations, qu'il

a eu pour moi une certitude suffisante. Que pourrais-je désirer encore? La connaissance de l'histoire porte ma conviction au plus haut degré, et si je croyais aux Ordales (aux jugements de Dieu), je ne balancerais pas à mettre *ma main au feu*.

L'esprit fort se donnera-t-il la peine de réfuter mes motifs d'admission? Non, il hochera la tête, sourira, et dira... *à d'autres!*... En effet, il ne veut pas se donner la peine de savoir quelles sont les allures et les facultés de la puissance qui nous vivifie.

II. *Cette étude*, disent-ils, *n'est d'aucune utilité dans la pratique*. Quand vous examinerez cette question, vous ne tarderez pas à voir combien cette proposition est fautive. Elle l'est *directement*, parce que, dans une foule d'occurrences, la médecine légale ne peut s'exercer avec probité qu'en invoquant les souvenirs des *cas rares*, et que, dans le cours de la pratique médicale, le médecin qui a le plus médité sur les faits singuliers a un grand avantage sur ceux qui n'y ont jamais réfléchi. Les faits par lesquels on peut le prouver se présentent en si grand nombre, que je dois résister au plaisir de faire une réfutation si facile, en considérant que le temps destiné à cette séance est très-court.

Cette proposition est fautive *indirectement*: en effet, un art ne peut avoir d'autre solidité que celle qui réside dans la science dont il procède. Notre thérapeutique sera toujours proportionnée à notre doctrine. Si donc on peut prouver que la connaissance des *cas rares* est indispensable pour la vérité des propositions doctrinales, on sera forcé de convenir que l'art ne peut pas être indifférent à ces faits. Or, quoi qu'on en dise, les faits rares font partie intégrante de la science.

III. Je ne conçois pas que l'on puisse philosopher en physiologie, sans avoir présents à l'esprit les faits dont on n'a pas prouvé la fausseté. *Ces faits*, disent les esprits forts, *sont esthétiques et non philosophiques*. Veulent-ils dire que ces faits n'existent pas? J'ai répondu. Veulent-ils dire que, nonobstant leur réalité, il faut passer outre et raisonner en physiologie sans y prendre garde; c'est heurter le bon sens. Quand un *cas rare* n'a pas été reconnu *impossible*, ni jugé *incroyable* par les compétents, le retrancher de la science et le rendre *exceptionnel*, ce qui voudrait dire nul, c'est être étranger à toutes les règles de la philosophie naturelle. Un fait inouï, non impossible, arrête le théoriseur le plus déterminé, s'il sait raisonner. Il faut que ce fait ait une place. Elle sera ou parmi les faits ordinaires, quand il sera dépouillé de quelques circonstances bizarres qui lui avaient donné son étrangeté;... ou elle constituera une catégorie spéciale.

Les faits extraordinaires sont aussi incorporés dans la médecine que les journaliers; nous ne sommes pas plus dispensés d'étudier les premiers que les seconds. La médecine qui n'aurait pas assigné les places des *cas rares* serait toujours incomplète; celle qui les exclurait par sa doctrine serait fautive.

Non, Messieurs, un fait très-étonnant n'est point dans la science pour en orner l'exposition, pour tempérer l'aridité d'un travail didactique: son usage est d'établir ou de confirmer une vérité générale, qui sans elle serait ou inconnue ou mal signalée.

La plupart des auteurs qui, loin de redouter les

cas rares, les ont abordés franchement, les ont expliqués, ou s'en sont servis pour renforcer ou rectifier les dogmes de la science, ces auteurs, dis-je, ont fait des ouvrages d'une portée plus élevée que celle des livres où ces cas ne trouvent point de place. Pour ramener ces faits aux lois connues, il a fallu aller à la recherche des causes de la singularité. Pour établir une loi nouvelle, il a bien fallu connaître toutes celles qui existaient auparavant, fixer exactement les limites de celles qui se rapprochent le plus de la nouvelle, et montrer la nécessité de cette création. Si ces opérations mentales supposent de la supériorité chez ceux qui les ont faites, elles attestent de l'intelligence et de la sagacité chez ceux qui les conçoivent.

Le commerce du génie qui crée et de l'entendement qui veut en recueillir les fruits devait être l'objet d'une flatteuse émulation. Malheureusement les ennemis de l'étude que je vous recommande travaillent à vous décourager et à vous comprimer dans une sphère inférieure dont vous pouvez sortir heureusement quand vous le voudrez. Ils vous calomnient et vous trompent. Ils vous calomnient, en disant que vous êtes incapables de comprendre ces productions; ils vous trompent, s'ils vous persuadent qu'elles sont frivoles. Ils vous causent un vrai dommage quand ils vous engagent à préférer les livres les plus élémentaires, les plus légers, les plus faciles, et partant les moins substantiels.

Ils se prévalent sans doute de la rareté des livres qui ont été faits pour ces hautes pensées, et de l'abondance de ceux qui ont été faits pour des doctrines plus vulgaires. Mais je voudrais, en opposition, que vous voulussiez entendre les avertissements que Bacon nous donne, quand il compare les doctrines diverses considérées dans la suite des siècles, et vous sentiriez que la fréquence et la rareté de livres divers peuvent nous donner des appréciations préjudiciables fort différentes de celles du public. A ses yeux, le temps est comme un fleuve qui coule et qui entraîne les idées émises par les hommes dans le cours des âges. Les matières qu'il porte varient beaucoup par leurs pesanteurs spécifiques. Celles dont la substance a le moins de densité, dont la consistance se prête à toutes les formes, et dont la valeur principale tient de l'art, sont les plus légères; elles flottent, sont poussées par tous les vents, et sont à la portée de tout le monde. Les matières qui ont le plus de gravité, les métaux les plus précieux, en qui la substance l'emporte sur la forme, roulent lentement dans le fond, stagnent souvent, et ne changent de place qu'à l'occasion d'une commotion extérieure.

Je verrais avec une douleur amère, qu'après de tels avertissements, vous restassiez au-dessous de votre dignité; que vous ne remplissiez pas votre destinée; que, dans la recherche des objets qu'entraîne le courant du temps scientifique, vous vous contentassiez de tendre une nasse pour prendre quelques faits vulgaires, quelques théories passagères qu'une écume emporterait, et que vous ne voulussiez pas consentir à entrer dans le fleuve, à plonger jusque dans le fond pour y pêcher de vrais trésors.

IV. L'argument le plus embarrassant que l'on

vous adressera contre l'étude des *cas rares*, c'est celui qui ne touche point à la matière, mais seulement à vos intérêts : *quoi qu'il en soit de ces récits, vous dira-t-on, personne n'y croit, si vous vous en occupez sérieusement, on vous plaindra, ou l'on se moquera de vous, et vous serez deshonorés.*

Le précepte du *respect humain* est en général fort prudent, et je tiens trop à votre tranquillité et à votre bonheur pour que je vous engage à le négliger. Je crois bien que vous n'êtes pas tenus à une grande reconnaissance pour ces sortes d'avis charitables, parce que l'avertissement a été donné moins à votre profit qu'à celui du conseiller que votre doctrine importune. Mais il faut en tirer parti. Vous connaissez tous le mot de Fontenelle : *Si j'avais dans ma main toutes les vérités, je me garderais bien d'éparpiller mes doigts.* En effet, Fontenelle n'avait pas de goût pour le martyr. Si vous êtes aussi amis du repos que lui, imitez-le, et ne vous ériges pas en missionnaires scientifiques.

Mais ces vérités que je vous conseille de garder, ne les serrez pas au point de les étouffer; servez-vous-en pour votre usage, et pour ceux qui en sentent le prix. Soyez circonspect, disait Bourdaloue, ne soyez ni indiscret, ni trop ardent; mais conservez toujours votre foi et vos mœurs.

Une des positions les plus pénibles où vous puissiez vous trouver, c'est celle où vous serez lorsque ayant acquis avec peine, zèle et attention, quelques connaissances peu connues, accompagnées d'une certitude physique ou morale, vous verrez une dédaigneuse et insouciant incrédule ricaner aux dépens de votre labeur. Vous pourrez trouver en vous un dédormement, et la morale veut que vous vous en contentiez. Il vous est permis de vous dire dans le fond du cœur : *Cet esprit fort qui s'unit à la tourbe contre moi, et qui ne m'épargne ni sarcasmes humiliants, ni justifications ironiques, est doublement mon inférieur sur un point : je possède des vérités qu'il ignore et qu'il repousse; de plus, il est imbu d'une doctrine avec laquelle elles sont incompatibles, et par conséquent d'une doctrine impitoyablement erronée.* Cette satisfaction interne doit vous suffire. Si vous voulez la manifester, vous serez taxés d'orgueil et d'arrogance, et la majorité ne souffre pas qu'on ait raison contre elle.

Ce n'est que de cette manifestation que Barthez a été coupable; et cependant la haine qu'il a excitée et qui n'est pas encore éteinte, n'a pas eu d'autre source que l'expression de ce sentiment de supériorité. Lorsqu'il voulut imprimer à la science l'exactitude dont elle est susceptible, et donner aux propositions fondamentales la généralisation et la rigueur dont elles avaient besoin, il ne put le faire qu'au moyen des faits ignorés du vulgaire. L'éclat de son talent et de son enseignement blessa certains collègues qui l'accusaient d'avoir usurpé à son profit la dignité de la Faculté (1). Comme ils n'étaient pas de force à examiner pied à pied, dans cette doctrine si serrée, les propositions, leurs preuves, leur enchaînement, ils voulurent l'inquiéter en

(1) Expression de M. Chateaubriand.

insistant sur la *singularité* des faits dont il s'était servi. Barthez, que sa profonde instruction mettait en état d'accompagner chaque fait d'un grand nombre d'analogues, humilia ses confrères en faisant voir en eux un défaut de lecture, qui alors était honteux chez des hommes chargés d'enseigner. Quelque excusable qu'il fût dans cette guerre intestine de vanité, ils voulurent se venger de lui, et ils le représentèrent partout comme un être insupportable, bouffi d'un amour-propre immodéré, offensif et ridicule. Un jour qu'il était chez M. de Périgord, dans une société nombreuse de prélats et de seigneurs de la province qui tenaient les états, et dans laquelle se trouvait, par parenthèse, un jeune abbé devenu depuis si célèbre sous le nom de prince de Talleyrand, l'archevêque de Narbonne voulut le plaisanter doucement sur cette réputation juste et calomnieuse. Quoique le fait fût accompagné de toute la grâce possible, Barthez en sentit toute la portée, et il se hâta de l'arrêter avant que l'agaceries tournât en raillerie : « Ceux qui parlent de mon orgueil, dit-il, ne m'ont pas toujours vu. Quand je pense seul à la science en général, et surtout à celle que je cultive spécialement, je me sens confondu, humilié, et je me prosterne. Mais quand je suis à la Faculté ou dans d'autres lieux de réunion, je me compare...., et alors je ne tarde guère à me consoler et à me redresser. » Tous ces mots furent accompagnés d'un jeu très-expressif.

En pareille circonstance, messieurs, je ne puis pas condamner un sentiment aussi légitime; mais l'expression n'en peut être autorisée. La sagesse et la prudence vous recommandent cette *modestie de cœur*, cette bonté délicate (dit un écrivain moderne) « qui vous défend de vous mettre en parallèle avec qui que ce soit, lorsque l'avantage serait de votre côté. » (1).

C'en est assez sur les convenances morales; retournons aux devoirs que la philosophie nous impose. Si vous voulez connaître l'homme tout entier, et le connaître tel que la médecine l'exige, l'étude des *cas rares* est de toute nécessité. Il faut concevoir l'homme, non-seulement tel qu'il est actuellement, mais tel qu'il a pu être à toutes les époques du temps.

Zeuxis, dit-on, représenta la beauté, en tirant les traits les plus séduisants des sept jeunes filles les plus célèbres de son temps. Ce n'est pas ainsi qu'a procédé Raphaël pour concevoir la même idée de la beauté : il l'a cherchée, non-seulement dans toutes les villes les plus célèbres de l'Italie, et dans Rome, alors si brillante, sous les règnes de Jules II et de Léon X; mais encore dans tous les monuments de l'art graphique des temps passés. Ses contemporaines ne lui suffisaient pas; il lui a fallu une perfection dont les éléments ne se sont montrés qu'épars et de loin à loin. Si ce grand homme s'est cru obligé de selivrer à de telles études pour se faire un type idéal des formes pittoresques, quelles ne sont pas nos obligations quand nous sommes chargés par état de concevoir toutes les formes vitales humaines, ce

qui constitue le plus grand objet de la médecine! Comme vous ne pourriez pas vous faire une idée des aptitudes dont l'âme est susceptible en bien, en mal, en génie, en perversité, en extravagance, si vous ne consultez pas l'histoire et surtout les biographies; soyez persuadés que vous ne connaîtrez jamais les facultés et les susceptibilités de la force vitale humaine, si vous n'étiez pas familiers avec les collections des *cas rares*.

Félicitons-nous de ce que leur étude nous oblige à fouiller ce passé, que les esprits forts et les novateurs méprisent et veulent enterrer. Vous le savez, au lieu de continuer la science médicale, ils prétendent anéantir l'ancienne et en créer une nouvelle. *L'avenir, le progrès*, voilà leur manie ou leur lure. Mais quoi qu'il en soit leur entreprise n'est pas encourageante. Que leur arrive-t-il? C'est que leurs meilleures productions ne sont que de misérables parodies de celles des temps antérieurs, et que ceux d'entre eux qui sont susceptibles de honte rougissent quand on leur présente les travaux homologues des siècles passés plus studieux que le nôtre.

Je trouve l'emblème de leur sort dans une image bizarre que Dante a mise dans son *enfer* pour épouvanter les devins de profession. Il représente leurs devanciers comme ayant leur tête attachée sur le tronc, le devant derrière, de sorte que incapables de voir ce à quoi ils tendaient, ils ne voient que les régions auxquelles ils n'avaient jamais songé. Leur affliction est grande, puisqu'ils pleurent et arrosent de larmes une partie postérieure du corps que nos élégants prosateurs n'ont pas osé produire dans notre langue, mais que nous médecins, aussi naïfs et aussi ennemis de la prudence que la Bible, serons obligés de rendre littéralement dans la suite :

*Che'l pianto degli occhi
Le natiche bagnava per lo fesso.*

Ne nous exposons pas à être représentés par cet ignoble et burlesque symbole. Familiarisons-nous avec le passé, afin que l'avenir ne nous ébahisse pas, et que notre étonnement et nos prétentions à la nouveauté ne nous fassent pas gémir lorsque la censure et la moquerie nous forceraient à tourner la tête. Si nous devons être allégoriquement peints, faisons en sorte qu'on nous applique ce Janus antique à deux faces, dont l'une regarde le passé et l'autre l'avenir, ou plutôt la figure de la plus célèbre divinité indienne, du dieu de Branca, à quatre faces : une pour le passé, deux pour le présent, une pour l'avenir. Ces visages ne nous attristeront pas; ils sont calmes : ils semblent dire que la connaissance du passé les met à l'épreuve du présent et du futur. Leur constante sérénité exprimera l'inaltérabilité de notre âme qui, suffisamment instruite par l'étude et par l'observation, de l'inépuisable variété du dynamisme humain, sera en état d'obéir, dans tous les événements, à la devise du premier philosophe : NE S'ÉTONNER DERIEN, *Nil mirari* (1).

(1) Mém. sur la vie de W. Scott, par M. Lockart.

(1) Salomon.

Oui, messieurs, l'histoire critique et comparée des faits singuliers observés chez l'homme, dans les divers temps, dans les divers lieux (histoire que Johnston a nommée la THAUMATOLOGIE DE L'HOMME), est une partie essentielle de la médecine, et l'étude vous en est prescrite, sous la peine d'ignorer les plus beaux dogmes de la physiologie humaine. Cette science est grave, sérieuse, difficile; mais, quelque austère qu'elle soit, considérée sous le point de vue pratique, elle peut avoir des agréments pour les esprits cultivés. L'habitude d'une certaine attention sur les cas singuliers nous donne la faculté d'apprécier et d'interpréter les faits réputés incroyables, consignés dans les écrits des historiens, des voyageurs, des poètes. Tout n'est pas fiction chez eux: ils ne peuvent pas se passer d'une vraisemblance, pas même dans la fable. Que font-ils dans leurs récits attachants ou étonnants? Il leur suffit souvent d'une légère altération du vrai. Pour aller de la réalité au merveilleux, il n'a fallu souvent qu'un peu d'exagération, l'omission d'une circonstance essentielle, l'introduction d'une cause surnaturelle. Si vous voulez convertir la fiction en une vérité, vous n'avez qu'à faire les réductions, les rétablissements et les corrections relatives; en un mot, vous n'avez qu'à faire, dans les prodiges anthropologiques racontés par les voyageurs, ce que Banier a fait lorsqu'il a voulu expliquer la mythologie: il s'est servi pour cela de l'histoire; servez-vous des *cas rares* observés par les médecins.

Cet exercice de l'esprit a un charme qui délasse le médecin laborieux et savant des travaux et des peines de sa profession, et qui n'a jamais pour lui une perte de temps. Un grand chancelier d'Angle-

terre, Pierre King, l'ami, le disciple, le légataire de Locke, avait pour devise: *labor ipse voluptas* (1), « la peine même du travail est un plaisir. » Ce mot semble nous dire qu'à force d'habitude, de patience, de raison, de vertu, on doit trouver un plaisir moral dans l'accomplissement de ses devoirs. Mais si nous nous accoutumons de bonne heure à exercer notre raison dans l'interprétation de la nature; si, dès que nous avons pris connaissance d'un fait, nous éprouvons un besoin de le joindre avec tous ceux qui lui ressemblent et de déduire de tous ensemble une proposition générale qui les lie, cette opération mentale deviendra pour nous une vraie jouissance. Lors même que, suspendant nos travaux sérieux, nous cherchons à nous récréer par l'examen des productions de l'éloquence, de l'archéologie ou des beaux-arts, notre esprit saisit tous les faits anthropologiques que nous y apercevons; nous les exploitons, nous les soumettons à la critique, nous les expliquons, et souvent, après cette comparaison, une proportion physiologique fondamentale est renforcée, ou un historien est justifié. Ainsi, quand nous ne pensons que nous amuser, nous avons trouvé de l'instruction. Ne pouvons-nous pas alors renverser la devise de King, et dire: *ipsa voluptas labor*? Dans cette habitude de notre entendement, une simple récréation nous est aussi profitable qu'un vrai travail.

(J. de médecine pratique de Montpellier.)

(1) Watt, Culture de l'esprit, chap. I^{er}, § vi.

C. MONOGRAPHIES.

Traité des maladies de l'oreille; par GUILL. KRAMER, traduit de l'allemand par L. BELLEFROID, D.-M.

NOTIONS GÉNÉRALES.

Il nous semble que l'organe auditif mérite qu'on fasse tous ses efforts pour protéger la fonction que la nature lui a départie; les lésions qui l'affectent ont des suites fâcheuses pour le développement intellectuel de l'homme et exercent l'influence la plus nuisible sur l'âme elle-même; ce n'est pas le manque de jouissances musicales qui rend les sourds si mélancoliques; non! la mélodie du cœur qui parle à l'homme dans les doux épanchements de l'intimité, est muette pour celui qui entend à peine une voix perçante et forcée; le charme de la conversation, le plaisir qu'on goûte à s'entretenir avec des gens de tout âge, de tout caractère, est perdu pour lui; son intérêt n'est plus remarqué et se couvre d'un voile de tristesse et de défiance qui s'épuise d'autant plus que le cercle d'où des sons perceptibles parviennent encore à son oreille, se resserre davantage. Plus le malade est jeune, plus la surdité pèse sur le développement de tous ses rapports vitaux, quoique la légèreté du jeune âge écarte pendant quelque temps le sombre pouvoir dont la maladie menace d'opprimer son âme; mais ceux qui sont le plus à plaindre, ce sont les enfants chez lesquels des défauts innés ou produits pendant les premières années de la vie, ont tellement affaibli l'ouïe, que la parole ne se développe pas ou se perd jusqu'aux moindres traces; dans ces cas la mutité est la suite inévitable de la cophose. Chez ces malheureux l'esprit est comme plongé dans un sommeil éternel et la nature en écartant l'horreur de l'aveugle de naissance, semble élever l'importance de l'ouïe bien au-dessus de tous les charmes de la vue; et cependant la commisération que l'aveugle trouve chez ceux qui l'entourent, ne devient que rarement le partage du sourd!

L'anatomie de l'oreille est parvenue à une perfection exemplaire grâce à la patience et la pénétration des anatomistes les plus distingués; après les travaux des Scarpa, des Sæmmering, etc., nous pouvons la considérer comme complètement achevée: il serait par conséquent tout à fait inutile de suivre l'exemple d'Itard, de Saunders, de Buchanan, etc., et de joindre une description anatomique à notre travail pathologique et thérapeutique. Ces auteurs n'ont pu rien ajouter aux descriptions des anatomistes qui se trouvent entre les mains de tout médecin instruit et aucun d'eux n'est parvenu à rendre plus intelligible pour ceux qui ne sont pas médecins la conformation si compliquée de l'oreille.

C'est en vain qu'on s'est fatigué à rechercher et à déterminer le sens physiologique de chaque partie composante de cet organe; la physiologie comparée a elle-même re-

fusé jusqu'à présent ses lumières et les refusera peut-être toujours. On ne peut établir la finesse normale de l'ouïe chez l'homme ni chez les animaux et il est impossible de reconnaître combien le premier diffère des seconds sous ce rapport. On ne parviendra pas davantage à assigner à des rapports morbides de parties isolées les déviations que présentent les fonctions de l'organe auditif. On se trompe évidemment, quand, à l'exemple d'Itard (1), on regarde l'oreille externe comme tout à fait inutile à l'audition et qu'on assure que celle-ci n'est nullement endommagée par la perte du pavillon. Ceux qui déterminent mal la portée de l'ouïe avant et après l'ablation de cette partie, peuvent seuls admettre cette opinion. Buchanan (2) donne dans l'excès opposé quand il dépeint l'influence que doivent exercer sur les fonctions de l'organe auditif la grandeur, la figure et l'angle d'insertion de l'auricule; il dit avoir guéri la surdité en changeant simplement la direction de ce dernier; mais ses observations décèlent un esprit trop peu circospect, pour qu'on puisse les considérer comme de véritables preuves. Il est très-probable que certains rapports moyens de la grandeur et de la configuration, des élévations et des enfoncements et de l'angle d'insertion de cette partie de l'oreille favorisent le mieux l'audition pour autant que celle-ci dépend des organes collecteurs du son. Beaucoup d'observations nous ont cependant appris que même des déviations importantes de ces rapports normaux, n'ont pour suite aucun trouble important de la fonction auditive. Nous devons prendre le milieu entre les opinions extrêmes d'Itard et de Buchanan et dire à cette occasion que l'organe de l'audition comme tous les autres, n'agit avec la plus grande perfection que lorsque toutes les parties qui le constituent, ont la conformation la plus parfaite et la plus harmonique. Il est certain que le nerf acoustique est plus important pour l'audition que le pavillon de l'oreille; mais ils doivent tous les deux être parfaitement conformés, pour que l'ouïe puisse posséder toute sa finesse et toute sa force. Ce n'est toutefois pas une grande faute de l'éducation, si les bonnets de nuit que les enfants portent ordinairement dans leurs premières années, rapprochent le pavillon des temporaux plus qu'il n'est nécessaire, et si par le défaut d'exercice les muscles de cette partie perdent leur motilité volontaire. L'ouïe plus fine qu'on a remarquée chez des peuples sauvages, provient sans doute de tout autres circonstances que de ces rapports purement mécaniques. Ce qui est bien plus important que ces questions sur l'utilité de chaque partie de l'organe auditif, ce sont les soins que demandent l'entretien de la santé de cette partie, surtout pour autant que les principes de la diététique, comprise dans toute l'étendue du mot, peuvent y concourir. Aussi longtemps

(1) *Traité*, etc. 1. p. 131.

(2) *Physiol. illustr. of the org. of hear.* etc. p. 77.